

# France-Asie

REVUE MENSUELLE  
DE CULTURE ET DE SYNTHÈSE FRANCO-ASIATIQUE

## លេខពិសេស អំពីរាជ្យ ធម៌ខ្មែរ

### PRÉSENCE DU CAMBODGE

AVEC LES COLLABORATIONS DE

M<sup>ES</sup> LA PRINCESSE RASMI-SUTHAROT, Eveline PORÉE-MASPERO, de l'École Française d'EXTRÊME-ORIENT, ex-Présidente de la Commission des Mœurs et Coutumes du Cambodge; Solange BERNARD-THIERRY, de l'École Française d'EXTRÊME-ORIENT, ancien Conservateur du Musée de PHNOM-PENH; CHHAM-CHHOM, de la Commission des Mœurs et Coutumes du Cambodge; Srin SARIS-YANN, de la Commission des Mœurs et Coutumes du Cambodge,

ET MM. GEORGE COEDÈS, Directeur honoraire de l'École Française d'EXTRÊME-ORIENT; HENRI MARCHAL, de l'École Française d'EXTRÊME-ORIENT, ancien Conservateur d'ANGKOR; FRANÇOIS MARTINI, ancien Conseiller aux Cultes et aux Beaux-Arts; Guy PORÉE, Pierre BITARD, Pierre GRISON, ERNEST ROBBE, Chef de la Mission Française d'Aide Économique et Technique; JEAN DELVERT, Chef de la Mission Française de Coopération Culturelle; Révérend UK-PREOY, U-KU, MEAS-HAM, A-TITH.

NUMÉRO SPÉCIAL

14-115  
NOVEMBRE  
DECEMBRE

# France-Asie

REVUE MENSUELLE DE CULTURE ET DE SYNTHÈSE  
FRANCO-ASIATIQUE

DIRECTEUR : RENÉ DE BÉVAL  
93, Rue d'Ormay — SAIGON — Tél. : 20.084

10<sup>e</sup> ANNÉE

NOV. - DÉC.  
1955

114-115

TOME  
XII

## PRÉSENCE DU CAMBODGE

### SOMMAIRE

	Pages
<b>PRESENTATION</b> .....	315
I	
<b>GEOGRAPHIE</b>	
<i>Présences géographique et humaine.</i> Jean DELVERT, Chef de la Mission Française de Coopération culturelle au Cambodge .....	321
II	
<b>HISTOIRE</b>	
<i>Présence historique</i> .....	Pierre GRISON .....
	329
<i>Chronologie des Rois du Cambodge</i> .....	332
III	
<b>ARTS</b>	
<i>Symbolisme des temples hindous et khmèrs</i> .....	Henri MARCHAL, membre de l'École Française d'Extrême-Orient, ancien Conservateur d'Angkor.....
	339
<i>Réflexions sur l'art moderne cambodgien</i> .....	— id — .....
	345

Imagerie populaire .....	SOLANGE BERNARD-THIERRY, membre de l'Ecole Française d'Extrême- Orient, ex-Conservateur du Mu- sée de Phnom-Penh .....	351
Angkor, ou l'Univers manifesté....	Pierre GRISON .....	355

#### IV

### ETHNOGRAPHIE

Travaux d'ethnographie au Cam- bodge .....	Eveline PORÉE-MASPERO, membre de l'Ecole Française d'Extrême- Orient, ex-Présidente de la Com- mission des Mœurs et Coutumes du Cambodge .....	363
Cérémonies militaires du Nouvel An .....	Résumées d'après le Tome I, fasc. I de la Commission des Mœurs et Coutumes du Cambodge .....	368
La danse du Trott .....	GUY PORÉE .....	371
Les Néak Tâ .....	Eveline PORÉE-MASPERO .....	375
Métiers de la forêt .....	Extraits de textes de la Commis- sion des Mœurs et Coutumes du Cambodge .....	379
a) Extraction de la gomme-gutte	Révérant UK-PRÉOY .....	382
b) Les chercheurs de ruches....	U-KU, àchâr de Pagode .....	384
c) Capture des martins-pêcheurs	MÉAS-HAM, <i>Chauféay srok</i> .....	388
d) La chasse aux éléphants.....	A-TITH, aiguilleur .....	390
Jeux cambodgiens .....	M <sup>me</sup> CHHAM-CHHOM, de la Commis- sion des Mœurs et Coutumes du Cambodge .....	392
Gâteaux et friandises .....	M <sup>me</sup> Srin SARIS-YANN, de la Com- mission des Mœurs et Coutumes du Cambodge .....	395
La cuisine cambodgienne .....	François MARTINI .....	399
Quelques recettes de cuisine ....	Princesse RASMI SUTHAROT .....	403

#### V

### RELIGION

Le bonze cambodgien .....	François MARTINI, ancien Conseiller aux Cultes et aux Beaux-Arts...	409
Organisation du clergé bouddhique	— id — .....	416

#### VI

### LANGUE ET LITTÉRATURE

La langue cambodgienne .....	François MARTINI .....	427
Sagesse du Cambodge .....	SOLANGE BERNARD-THIERRY .....	436
Le Cambodge à travers sa littéra- ture .....	— id — .....	440
Le sens du merveilleux et l'héroïs- me dans le Râmâyana cambod- gien .....	— id — .....	451
Le Roi dans la littérature cam- bodgienne .....	— id — .....	456
Personnages comiques des contes populaires .....	GUY PORÉE .....	460
La littérature cambodgienne mo- derne .....	Pierre BITARD .....	467

VII

**TEXTES**

<i>L'épigraphie cambodgienne</i> .....	George CÆDÈS, Directeur honoraire de l'École Française d'Extrême-Orient .....	483
<i>Le Serment des Fonctionnaires de Suryavarman I</i> .....	Traduction de George CÆDÈS .....	489
<i>Edit des Hôpitaux de Jayavarman VII</i> .....	— id — .....	493
<i>Fragments de la Grande Stèle du Prah Khan d'Angkor</i> .....	— id — .....	497
<i>La fondation de Phnom Penh au XV<sup>e</sup> siècle, d'après la Chronique cambodgienne</i> .....	— id — .....	501
<i>Râmakerti (Extraits)</i> .....	Traduction de François MARTINI....	505
<i>Ker-Kal, petit traité d'Economie domestique</i> .....	— id — .....	510

VIII

**FOLKLORE**

<i>Proverbes cambodgiens</i> .....	Traduction du D <sup>r</sup> PANNETIER.....	515
<i>Poèmes populaires</i> .....	Traductions de SOLANGE BERNARD-THIERRY .....	517
<i>Légendes</i> .....	Traductions de SOLANGE BERNARD-THIERRY et François MARTINI ....	523

IX

**ECONOMIE**

<i>L'Aide économique et technique française au Cambodge</i> .....	Ernest ROBBE, Chef de la Mission Française d'Aide Economique et Technique au Cambodge .....	545
---	---	-----

X

<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	549
----------------------------	-----



# Réflexions sur l'art moderne cambodgien

« Kalnous pi daeum... » (« Dans les temps anciens »), ainsi commençait autrefois, par un beau clair de lune, sous un manguiier en fleurs, le vieillard qui se préparait à raconter quelque conte légendaire devant un auditoire empressé. Alors le Cambodge, pacifié et délivré de ses ennemis, vivait en pleine tranquillité.

Lorsque j'arrivai au Cambodge, il y a fort longtemps, et c'est ce qui me permet de faire débiter mon évocation de ce pays, tel que je l'ai connu à cette époque, par la phrase traditionnelle des contes khmers, le Royaume où régnait S.M. Sisowath était encore ignoré et quasi inconnu du public français : même en Indochine, nombreux étaient ceux qui étaient persuadés que le pays était peuplé uniquement de Vietnamiens.

Les temples d'Angkor étaient attribués à un ancien peuple, les Khmers, que l'on croyait complètement disparu et que l'on opposait au peuple actuel, sans se douter que Khmer et Cambodgien n'étaient qu'un seul et même mot, l'un vernaculaire, l'autre dérivant de « Fils de Kambu », terme adopté d'abord par les Portugais puis repris par les Français.

On considérait les temples d'Angkor comme remontant à une très haute antiquité, deux ou trois cents ans au moins avant J.-C. Tels étaient les renseignements que l'on pouvait recueillir sur le Cambodge quand je débarquai à Phnom-Penh comme fonctionnaire, en mars 1905.

Ce que l'on connaissait cependant, du Cambodge moderne, sinon en France, tout au moins à Paris, était ses danses qui avaient acquis une certaine réputation depuis l'Exposition de 1900 ; une danseuse du corps de ballet de l'Opéra, célèbre non par son talent chorégraphique mais par ses attaches avec une haute personnalité étrangère, avait fait des exhibitions chorégraphiques qui se proclamaient cambodgiennes et qui étaient devenues une des grandes attractions de cette Exposition. Depuis lors, la visite du Roi Sisowath à Paris, accompagné de ses danseuses, avait accrédité et confirmé l'opinion qu'au Cambodge — il est inutile de dire que personne ne savait dans quelle région du globe était situé ce pays quelque peu fabuleux —, seules les danses pouvaient retenir l'attention. Le grand sculpteur Rodin avait fait poser les danseuses royales dans son atelier et proclamé à la fois la grâce et l'étrangeté de leurs mouvements : c'était la consécration.

Temples d'Angkor et danseuses cambodgiennes résumaient donc, pour le public, tout ce qui était connu du Cambodge. Ce préambule va m'amener au cœur de mon sujet.

Résidant à Phnom-Penh comme architecte des Bâtiments Civils, j'utilisais mes loisirs à étudier toutes les manifestations artistiques locales, depuis les fêtes

populaires où, mêlé à la foule cambodgienne, j'assistais aux attractions diverses, jusqu'aux séances de danses données, au Palais Royal, par le corps de ballet du Roi Norodom qui venait de s'éteindre.

Je visitais l'une après l'autre les pagodes et prenais des croquis de bois sculptés et de motifs décoratifs où je découvrais un tempérament artistique très affirmé. J'acquis ainsi la certitude que le peuple cambodgien était particulièrement doué pour les arts, le dessin, la sculpture, la danse, et qu'il savait donner à tout ce qu'il fabriquait un cachet personnel, que ce fût un manche d'outil aratoire, une caisse de résonance d'instrument de musique, un métier à tisser, un timon de charrette ou une console supportant l'about d'une toiture de pagode. Mais, en même temps, déjà en 1905, je constatais une certaine dégénérescence, un commencement de décadence dans les motifs d'art les plus récents.

L'influence de l'Occident et des modèles d'un goût déplorable introduits par le cinéma, les journaux illustrés et des bibelots de bazar, se faisait sentir chez ces artisans habitués à se transmettre de père en fils, par tradition, des motifs ancestraux où l'art d'Angkor se reflétait et pouvait se reconnaître, bien qu'un peu modifié par l'art siamois voisin.

Je fis à cette époque paraître à ce sujet, dans une revue, un article dont j'extraits un passage :

« Il est un côté de la race cambodgienne actuelle dont on ne s'est pas occupé jusqu'ici et qu'on a eu le tort de négliger et de ne pas encourager. C'est le côté artistique.

« Le Cambodgien montre des dispositions naturelles très marquées pour tout ce qui touche aux arts plastiques et à la décoration.

« Dans les déplacements à l'intérieur du Cambodge, il m'a été donné de voir des manifestations d'art, sculptures, dessins, panneaux peints, qui étaient l'œuvre d'obscurs artisans vivant misérablement dans la brousse ou dans quelque humble bonzerie, et où se révélait un sens de l'ornement et du décor véritablement surprenant.

« L'art actuel cambodgien présente un caractère très particulier ; son style a une saveur qui lui appartient en propre et mérite qu'on s'y intéresse.

« Se tourner vers le passé, restaurer des ruines, admirer des artistes morts depuis des siècles, c'est fort bien, mais ne serait-il pas encore plus louable de rechercher ce qui peut subsister des arts du passé à l'époque moderne et de raviver la flamme qui sommeille chez le peuple cambodgien ».

Il y a dans le public une habitude déplorable : celle de n'évaluer la beauté d'une œuvre d'art qu'en raison de son antiquité.

J'en ai eu continuellement la preuve lorsque je donnais la date d'Angkor à des gens qui l'ignoraient, mais qui se figuraient que ces temples remontaient à la plus haute antiquité. Ils en étaient déçus et c'est tout juste si leur admiration résistait à cette révélation. Le peuple khmer lui-même a été victime de ce préjugé.

Pour la plupart des gens, incapables de se rendre compte de la valeur intrinsèque d'une œuvre d'art si elle n'est pas classée, cataloguée dans un

Musée, il était de notoriété évidente que le Cambodgien actuel, n'ayant rien à voir avec le peuple qui avait construit les temples d'Angkor, ne pouvait prétendre à posséder un art ayant quelque valeur.

Personne ne s'était encore avisé qu'il existait un art décoratif khmer qui, tout dégénéré qu'il fût, j'en ai donné les raisons plus haut, méritait d'être connu et encouragé.

Il fallût qu'un homme, un artiste, peintre de profession, envoyé en mission en Indochine, Groslier, comprît toutes les possibilités que présentait le tempérament artistique du Cambodgien pour, avec l'appui du Gouverneur général Albert Sarraut, créer cette Ecole des Arts de Phnom-Penh qui, sous son active direction, donna tout de suite des résultats admirables.

Ce que fut l'œuvre de Groslier à ses débuts, lui-même l'a expliqué dans divers articles de revues. Je veux la rappeler brièvement, mais, auparavant, il n'est pas inutile de faire connaître où en étaient les arts cambodgiens modernes quand s'ouvrit la nouvelle école de Phnom-Penh, en janvier 1918.

Les ateliers royaux qui fonctionnaient autrefois au Palais comprenaient deux sections, celle des bijoux et objets d'art et celle de brodage et de tissage.

Peu à peu, ces ateliers périçlitèrent, faute de commandes et de débouchés indispensables à faire vivre les ouvriers qui y travaillaient.

Ceux-ci, mal rétribués, cherchèrent un autre moyen d'existence, soit en revenant cultiver la rizière, soit en entrant dans l'administration : ceux qui continuèrent à travailler pour leur propre compte, afin d'attirer la clientèle, mirent en vente des œuvres déplorablement métissées d'art indochinois ou occidental, mais qui satisfaisaient les amateurs et les touristes de passage que séduisait leur caractère hétéroclite et un peu bizarre, le plus souvent d'un goût douteux.

Si donc les traditions d'art n'étaient pas encore absolument perdues, elles étaient de plus en plus délaissées et menacées d'une prochaine déchéance.

Je laisserai ici la parole à Groslier qui, dans son discours d'inauguration de l'Ecole des Arts cambodgiens, résuma ainsi la situation :

« Vous savez combien l'histoire khmère fut troublée. Lutttes intestines, vassalités successives, triomphes éphémères, voilà des états peu propices à la paisible pratique des arts.

« Eh bien ! les traditions de ce pays ont pourtant résisté, offrant peut-être un exemple unique de vitalité en pareille matière. Mais depuis un demi-siècle, l'aristocratie cambodgienne a abandonné ses artistes dont elle était la seule cliente. Ce que les guerres n'avaient pu faire résulta de ce nouveau coup de sort. Supposez qu'à l'époque de la Renaissance, l'aristocratie italienne et la Papauté aient négligé les artistes ; nous n'eussions jamais eu, peut-être, de Vinci, de Michel-Ange, ni même de Renaissance.

« Au Cambodge, depuis vingt ans, plus de troupes d'acteurs et d'actrices privées, plus d'ateliers d'orfèvres ou de sculpteurs faisant partie de la maison d'un mandarin ; dans les monastères, rarissimes sont devenus les nombreux bonzes architectes ou sculpteurs de naguère qui ouvraient eux-même les frontons des pagodes ou les chaires à prêcher.

« Lors de l'organisatoin du Service des Arts, nous dûmes rechercher certains artisans, retournés dans leurs villages et qui avaient abandonné l'outil depuis plus de dix ans. Et les traditions, si elles vivaient encore dans les mémoires, n'étaient plus soumises qu'à la fragilité de vicillards qui en étaient devenus les ultimes dépositaires ».

Voilà donc l'état de choses que Groslier était venu réformer, et il y arriva. Il commença par étudier, ce lui fut facile, étant donné sa profonde connaissance du pays khmer, la psychologie et les moyens qu'utilisaient les artisans khmers, leur façon de travailler, car il tint toujours à respecter le tempérament du Cambodgien et son goût inné pour la décoration et les lignes harmonieuses. La personnalité des élèves de l'Ecole des Arts cambodgiens fut respectée : ils furent remis en présence de modèles tirés de motifs essentiellement et purement khmers, sans pour cela qu'il leur fût imposé des règles ou des formules venues d'ailleurs.

Les résultats ne se firent pas attendre : les objets fabriqués dans les ateliers de Phnom-Penh prirent leur essor vers la France, ce qui permit aux Parisiens d'apprendre qu'il existait un art cambodgien. Statuettes et sculptures sur bois ou ivoires, objets d'orfèvrerie, bijoux, trouvèrent un débouché et eurent la vogue à un certain moment dans le public. Mais ce fut surtout dans l'art du tissage que le succès répondit pleinement aux efforts de Groslier, dont le but était de ranimer cet art alors sur son déclin. Les riches et somptueux sampots, en soie ou en coton, certains tissés avec des fils d'or, comme j'en avais vus encore portés par les danseuses du Palais en 1905, devenaient en effet de plus en plus rares.

Ainsi, en ouvrant des ateliers de tissage dans son école, Groslier créa un mouvement en faveur des étoffes khmères, qui eut sa répercussion en Europe. Une grande maison parisienne de tissus fit des commandes importantes à l'Ecole des Arts cambodgiens et montra tout l'intérêt que le public prenait à cette résurrection d'un art qui tombait en désuétude et, par voie de conséquence, tous les bénéfices qu'on en pouvait tirer.

L'architecture khmère se résumait à la pagode qui faisait appel aux divers talents des artistes cambodgiens, avant qu'un engouement exagéré pour la bâtisse en béton armé et le ciment moulé n'ait remplacé les si délicieuses et élégantes silhouettes de pagodes en charpentes avec bois découpés.

Les toitures aux tuiles émaillées, aux arêtières et aux consoles finement sculptées, aux frontons ouvragés, étaient un des grands charmes du paysage cambodgien.

Certains vantaux de porte avec des dessins dorés sur fond noir et des motifs décoratifs, où le règne animal et végétal se combinait de la plus heureuse façon aux personnages mythiques des épopées hindoues, montrent combien la verve de l'imagier moderne peut, en ornementation, être comparée à celle de ses ancêtres de l'épopée d'Angkor.

Le décor cambodgien se manifeste encore sous un aspect plus rudimentaire, tout en restant fidèle à ses traditions, à l'occasion de certaines fêtes rituelles ou de cérémonies religieuses, dans des ouvrages, architectures ou chars, com-

posés de bambous ou de bois recouverts de feuilles de papier et d'étoffes de couleurs ; notamment les catafalques et les cercueils, lors des incinérations de chefs de bonzeries, montrent une répétition de motifs découpés, dorés et coruscants, s'étagant en pyramides qui, sous le soleil, sont d'un effet féérique.

Les peintures à la détrempe qui ornent certains murs intérieurs de pagodes conservent encore un souvenir de ces grandes compositions dont les galeries qui entourent le Vat Prab Kéo, à Phnom-Penh, offrent l'exemple le plus connu.

A ce genre de compositions de peintures murales, on peut rattacher un type de décor très caractéristique du tempérament cambodgien qui se plaît à mêler intimement les ornements aux personnages : ce sont les peaux de buffles préparées, ajourées et découpées, qui, jadis, constituaient un des principaux divertissements dans les fêtes populaires. Ces panneaux, dont certains atteignent près de deux mètres de haut, étaient maintenus par une armature rigide qui servait à les manipuler. En les faisant passer la nuit devant une grande toile blanche tendue entre deux poteaux et derrière laquelle brûlait un brasier, on obtenait un spectacle tout à fait curieux. Ce théâtre d'ombre était désigné sous le nom de Nang Sbèk.

Il est évident que toutes ces peintures, ces dessins et ces ornements, qui sont un peu déroutantes pour notre mentalité d'Européens, nous restent difficilement accessibles. A première vue, ces tableaux et ces peaux découpées nous paraissent à la fois puérides et compliqués : notre œil distingue mal dans ces enchevêtrement de lignes de rinceaux, de motifs floraux au milieu desquels surgissent des animaux fantastiques et des héros mythiques, ce qui peut faire le charme et l'intérêt de ces compositions. Et pourtant il se dégage, de ces œuvres un peu primitives, un sentiment d'art et d'émotion que l'on pourrait comparer à celui que nous éprouvons devant certains vitraux de nos cathédrales ou devant certaines enluminures du Moyen-Age. Mais que restera-t-il, d'ici quelques années, de tout ce qui vient d'être énuméré ?

A l'heure actuelle, il se produit au Cambodge un renouveau dans les arts qui est en sens inverse du mouvement que Groslier avait cherché à provoquer en ramenant l'art khmer vers ses traditions ancestrales.

Cédant au courant de modernisation auquel il est difficile de se soustraire, l'artiste cambodgien, sous le prétexte de rénover, d'être à la page, de ne pas être rétrograde, montre une tendance à faire le contraire de ce qu'il a fait jusqu'ici. J'ai peur que, par snobisme, pour ne pas paraître mal informé, il ne rejette, avec un mépris ou un dédain que je trouve regrettables, tout son passé artistique où il donna de réelles preuves de talent.

Que ce soit en littérature, en musique, en sculpture ou en peinture, l'artiste cambodgien qui se croit évolué et veut paraître au courant, se met à la remorque des écoles récentes les plus avancées, les plus audacieuses, ce qui n'est pas toujours une preuve de supériorité esthétique réelle de l'Europe.

Or un art qui se met à la remorque d'un autre, sans contrôle sérieux, est un art qui peut avoir une vogue passagère et obtenir la faveur d'un certain public. Mais du point de vue national, cet art sera décadent. Un peuple peut et doit s'inspirer des plus récentes manifestations d'art moderne, mais

sans abdiquer son tempérament et ses traditions. Il doit enrichir son répertoire sans tomber dans une imitation servile où il perd toutes ses qualités sans acquérir celles des écoles d'art mal comprises qu'il copie.

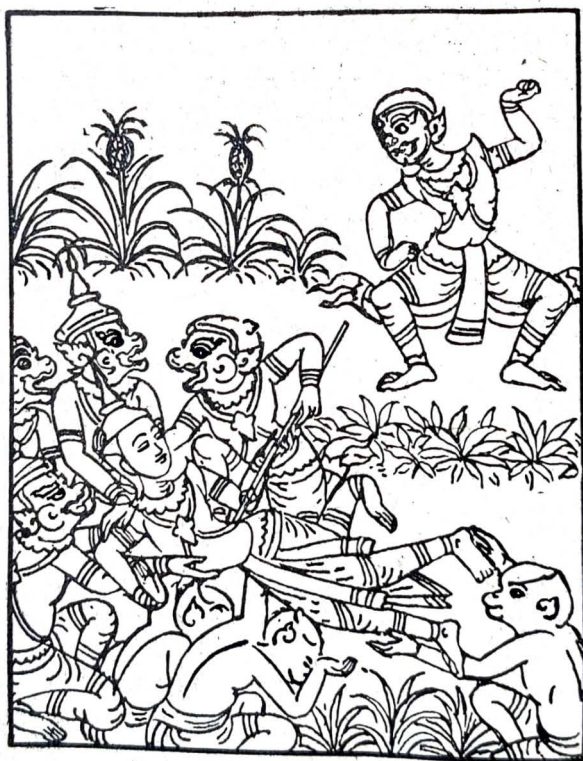
Ce serait évidemment mal interpréter ce que je dis en croyant que je veux condamner l'artiste décorateur khmer, par exemple, à ne reproduire éternellement que des Nâgas, des Garuda et autres motifs légendaires. L'art khmer doit évoluer et se renouveler : il peut profiter des procédés, méthodes et conceptions modernes, mais en restant personnel et en se maintenant dans l'esprit et le tempérament de sa race.

Ayant séjourné un mois parmi les Bâlinais, j'ai pu constater chez eux un sens artistique remarquable car, sans rester fermés à l'art occidental moderne, ils ont su s'assimiler et interpréter ce qui était en rapport avec leurs traditions et leur goût inné du beau. Ainsi leurs danses, leur musique et leur art ont-ils gardé une saveur purement bâlinaise.

En un mot, un peuple qui a un grand et glorieux passé artistique, comme c'est le cas pour le peuple khmèr, se doit de rester lui-même sans renier son patrimoine ancestral d'art et de beauté, qui lui a valu une juste réputation, reconnue par tous les pays du monde.

Henri MARCHAL

Pl. VII



Un épisode de la lutte entre Râma et Ravana  
(Ream-Ker)